

était notre conscience. / Tsvetaïeva glissa son cou dans la corde / De Staline, le coup de feu / De Maïakovski se dissipa / En millions, Achmatova se drapa en pleurs / Dans des formes de silence à tout casser». C'est là toute l'histoire de l'humanité, et le poème est toujours une cosmogonie... Le cinéma documentaire et la poésie ont ceci en commun qu'on n'en écrit le scénario qu'après, avec la matière qu'on a ou qu'on n'a pas. La réalité crue (dans les deux sens du terme) devient alors du réel, c'est-à-dire ce qui nous constitue, nous et le monde autour de nous. Le monde n'existe que s'il y a un regard pour le contempler et un point d'où on peut le voir: les poèmes de Nolens sont d'excellents observatoires, ce sont, littéralement et littérairement, des machines à fabriquer, à rêver et donc à créer de toutes pièces la part de vie qui nous revient (dans les deux sens du terme encore!). *Brèche* représente donc une entreprise de démolition des murs et des remparts, qui nous rassuraient pour mieux nous aveugler, et un dépuçelage ou déniaisement du discours qui nous berce, pour mieux endormir la jouissance et la fruition qui portent en eux l'esprit de révolte et de liberté.

Werner Lambersy

LEONARD NOLENS, *Brèche*, traduit du néerlandais par Marnix Vincent, Le Castor astral, Bordeaux, 2004, version bilingue (ISBN 2 85920 567 5).

Atterri dans la langue néerlandaise sur tapis volant: Hafid Bouazza

La ville marocaine d'Oujda, à la frontière avec l'Algérie, a fait cadeau aux Néerlandais de deux écrivains qui donnent un nouveau souffle aux lettres néerlandaises: Fouad Laroui et Hafid Bouazza, qui tous les deux critiquent dans leur œuvre le manque d'individualisme dans leur pays natal. Laroui et Bouazza vivent à Amsterdam, mais le premier écrit principalement en français, tandis que le deuxième s'exprime en néerlandais. Fouad Laroui a publié en 2001 un essai en néerlandais, *Vreemdeling aangenaam* (Étranger, enchanté) et en 2002 le public néerlandais a pris

connaissance de ses poèmes écrits dans la langue du pays où il s'est installé il y a une dizaine d'années. A la différence de Laroui qui a fréquenté l'école française et pour qui l'arabe dialectal ne fut pas une vraie langue maternelle, Bouazza a fréquenté l'école néerlandaise et a choisi d'étudier les lettres arabes. Le néerlandais est sa langue d'écriture.

Et quel néerlandais splendide et hallucinant! On dirait que Bouazza (°1970) considère la langue néerlandaise comme son butin, à l'instar d'écrivains algériens d'expression française comme Kateb Yacine et Malika Mokeddem qui ont déclaré que le français est leur butin de guerre. Bien sûr, il n'a jamais été question d'une guerre d'indépendance entre le Maroc et les Pays-Bas, mais Bouazza est né au Maroc et est venu à l'âge de sept ans aux Pays-Bas avec sa mère, une Algérienne. Son père y résidait déjà comme travailleur immigré. Dans sa ville natale, Bouazza s'est imprégné des odeurs, des nuits étoilées, des jours très ensoleillés, des herbes, de la flore, de la faune et des mets. Ces détails resurgissent dans son œuvre, qui est très sensuelle et pleine d'érotisme.

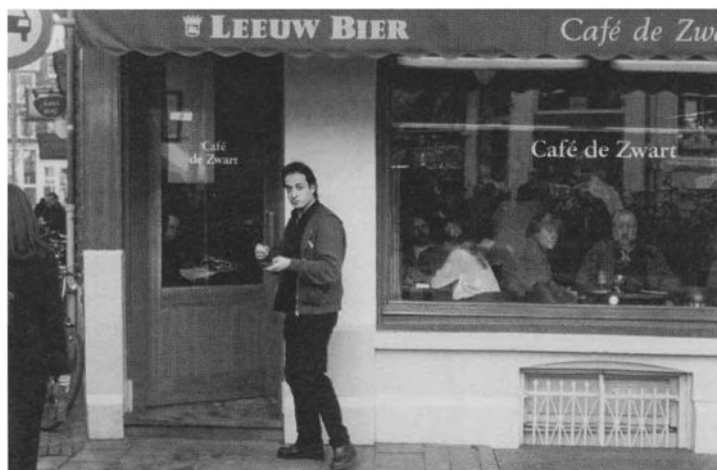
Bouazza est un écrivain qui prend ses libertés avec la langue néerlandaise qu'il n'a pas apprise depuis sa tendre enfance. Ce n'est que plus tard que cette langue a fait son entrée dans sa vie et cela doit avoir été un coup de foudre. Depuis, il continue à explorer le néerlandais. Il adore surtout la littérature du Moyen Âge, comme les *Abele Spelen* (quatre pièces de théâtre laïques connues, conservées dans un manuscrit qui date du XIV^e siècle), une prédilection assez curieuse vu qu'aucun Néerlandais ne s'y intéresse, sauf les spécialistes à l'université. Les archaïsmes ont disparu du néerlandais actuel, mais Bouazza les déniche on ne sait d'où. Sur sa table de travail il doit y avoir un exemplaire de la *Statenvertaling*, la traduction de la Bible en néerlandais du XVII^e siècle. Cette belle traduction est caractérisée par un mélange des dialectes du nord et de la Flandre. Bouazza puise sans aucun doute aussi dans le nouveau *Woordenboek der Nederlandse Taal*

(Dictionnaire de la langue néerlandaise), un des plus vastes dictionnaires de langue du monde qui se compose de trente volumes.

Dès son premier recueil de nouvelles *De voeten van Abdullah* (Les Pieds d'Abdullah, 1996) (1), cette fascination des mots, ce jeu avec la langue sont omniprésents. On dirait que le néerlandais est le personnage principal et que l'histoire qui se déroule n'est qu'accessoire.

Pourtant Bouazza s'inspire entre autres de la réalité de l'islam pour la déformer ensuite. Dans l'histoire fantastique qui porte aussi le titre du recueil, par exemple, il n'y a que les pieds d'un combattant d'une guerre sainte qui rentrent au village et frappent à la porte de la maison natale dans laquelle une mère folle de tristesse l'attend. D'une façon ironique et légère l'auteur raconte la joie de la mère qui porte les pieds de son enfant à la mosquée. Les jours suivants sont très heureux parce que le père et ce qui reste de son fils accueillent l'imam et d'autres personnes importantes pour fêter qu'Abdullah est de retour et que la guerre sainte a été gagnée. A la mosquée, l'imam prêche surtout sur l'importance de la guerre sainte et sur la nécessité de la croissance des martyrs au Paradis. Bouazza a écrit cette nouvelle avant le 11 septembre 2001 et avant la guerre en Irak.

Dans le débat actuel aux Pays-Bas sur l'assimilation et l'intégration des Marocains, Bouazza fait entendre sa voix et il n'épargne pas ses compatriotes. Il trouve qu'ils ne s'adaptent pas assez à la culture occidentale et qu'ils se laissent trop guider par une conception dépassée de l'islam. Dans ses nouvelles et romans, l'auteur veut en finir avec la religion opprimante et hypocrite de sa jeunesse. Ses nouvelles sont peuplées d'hommes et de femmes d'une moralité



Hafid Bouazza (°1970) (Photo Kl. Koppe).

sexuelle douteuse: les imams s'en prennent aux garçons par exemple et les hommes cherchent compensation auprès de leurs bêtes. Les garçons apprennent les secrets de la sexualité avec leurs sœurs. Quand les hommes du village sont à la mosquée, les femmes se ruent vers le marchand de légumes pour se procurer des concombres et des aubergines afin de satisfaire leurs désirs (dans: *Les Œufs de Satan*). Un jour, un imam proclame une nouvelle loi: désormais les marchands de légumes n'ont plus le droit de vendre des concombres et des aubergines. Dans ce monde carnavalesque de sexualité opprimée, Bouazza crée en même temps une ambiance féerique et mythique grâce à son choix de mots et ses images.

Son roman le plus récent *Paravion* (2003) est une parodie dans laquelle Bouazza s'inspire de la vie de Marocains qui émigrent aux Pays-Bas. Ce livre lui a valu le *Gouden uil* (Hibou d'or), un prix littéraire important en Flandre et aux Pays-Bas. Dans *Paravion*, Amsterdam est un mirage qui attire tous les hommes et les adolescents d'un village qui s'appelle Morea. Les habitants s'y rendent à l'aide d'un tapis volant. Là-bas, ils tuent le temps en buvant du café ou du thé dans des cafés marocains ou en regardant furtivement les femmes néerlandaises, si indépendantes et libres, dans le plus grand parc

de la ville. En fin de compte, quand il s'agit de femmes, les hommes de Morea préfèrent faire venir leurs femmes du village natal qu'ils transplantent sans qu'elles aient aucun droit dans le nouveau pays où elles doivent vivre comme si elles étaient toujours à Morea. L'écrivain dénonce donc d'une façon sarcastique ses compatriotes mais cette critique véhémement est presque étouffée par une coulée de lave de mots archaïques qui détournent l'attention du lecteur et l'empêchent de se concentrer sur l'histoire qui se déroule. Il me semble qu'il s'est laissé entraîner ici un peu trop par son amour pour la langue. Ici les mots rares et inusités sont trop maîtres des lieux, ils ne dissimulent aucune vraie vision intérieure.

En 1998, Hafid Bouazza a publié *Momo*, une nouvelle qui se situe dans un village verdoyant et petit-bourgeois aux Pays-Bas. Il s'agit d'un garçon, fils «retardataire» et unique d'un couple paisible. Dans cette nouvelle, Bouazza excelle dans ce qui est sa marque de fabrique, l'écriture minutieuse du monde sensoriel autour d'un personnage. Dans *Momo*, le style du talentueux Bouazza ressemble à celui du Flamand Erwin Mortier (2).

Hafid Bouazza est un auteur qui a plusieurs cordes à son arc. Il compose de la musique et a écrit un livret pour l'opéra (*Het monster met de twee ruggen* - Le Monstre à deux dos, 2003). Il écrit aussi des pièces de théâtre. En lisant la pièce *Apollien* (1998) le lecteur se rend compte que Bouazza est en train de créer son propre univers avec des personnages qui font leur apparition dans différentes œuvres: Apollien est la femme néerlandaise blonde, le fantasme du Marocain du bled, qu'on a déjà rencontrée dans *De voeten van Abdullah* (la nouvelle *Apollien*). Bouazza «writes back to the West» en détournant l'orientalisme et en créant une mythologie de la femme occidentale. Dans son roman *Salomon* (2001), c'est au tour de Miranna, personnage déjà rencontré dans *Apollien*.

Cet auteur érudit qui s'inspire non seulement de *Abele Spelen* mais également de Nabokov, est

aussi un traducteur de poèmes d'amour arabes (*Schoon in elk oog is wat het bemint* - La Beauté dans chaque œil est ce qu'il aime, 2000), de Shakespeare (*Othello*, 2003) et de Christopher Marlowe (*De slachting in Parijs* - Massacre à Paris, théâtre, 2000). Malgré les réserves formulées plus haut au sujet de *Paravion*, Bouazza est un auteur néerlandais très original qui apporte un ton nouveau et dont l'œuvre ultérieure nous réservera sans aucun doute encore bien des surprises.

Désirée Schyns

(1) La traduction française, de la main de Daniel Cunin, a paru en 2003 aux Éditions Le Reflet, Trouville-sur-Mer.

(2) Voir *Septentrion*, XXXII, n° 4, 2003, pp. 32-39.



Chapitres d'une histoire littéraire belge

Les lecteurs de *Septentrion* se souviendront peut-être des réticences que j'avais exprimées à la lecture de l'*Histoire de la littérature néerlandaise*, parue chez Fayard en 1999 (1). A l'époque je formulai ainsi ce que l'on était en droit d'exiger d'ouvrages de ce genre: une analyse sociohistorique précise des conditions de production de la littérature visée et une présentation claire des écrivains majeurs et des œuvres principales. Mes réserves, quant au livre paru en 1999, portaient tant sur la qualité de certaines traductions que sur le manque de cohérence rédactionnelle de l'ensemble. Bien entendu, on ne peut rien reprocher de tel à l'*Histoire de la littérature belge francophone*, volume substantiel publié, en 2003, aux mêmes Éditions Fayard. Ce qui ne veut pas dire que le livre, en dépit de sa richesse foisonnante et de son incontestable originalité, serait sans défaut.

Commençons par sa conception et par ses incontestables qualités. Les «éditeurs» de l'ouvrage sont, à n'en pas douter, de fervents adeptes de l'approche sociologique de l'histoire littéraire. Devant la complexité et devant ce que, à juste titre, ils appellent le caractère «fuyant» de leur objet (les débats ont toujours porté, il est vrai, sur l'*existence même* d'une littérature belge francophone «spécifique» ou, du moins, sur sa définition, sinon sa délimitation, par rapport à